

Francophonies d'Amérique



Pas pire : roman de France Daigle (Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 170 p.)

Jean-François Chassay

Numéro 9, 1999

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004953ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004953ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chassay, J.-F. (1999). Compte rendu de [*Pas pire : roman* de France Daigle (Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 170 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (9), 51–53. <https://doi.org/10.7202/1004953ar>

PAS PIRE : ROMAN¹

de FRANCE DAIGLE

(Moncton, Éditions d'Acadie, 1998, 170 p.)

Jean-François Chassay
Université du Québec à Montréal

Les risques de l'ambition

Le dernier roman de France Daigle, *Pas pire*², placé sous le signe de l'escargot, provoque à la fois sympathie et agacement. Sympathie devant la volonté de proposer une œuvre originale, sortant des sentiers battus; agacement devant la naïveté du propos à maints égards. Le plus beau passage à mon avis de cet ouvrage, qui se présente comme une véritable poétique, exprime également ses faiblesses :

Ce livre, qui se voulait simple et organique comme une poignée de terre, hésite maintenant entre la poignée de terre et la poignée de diamants. Entre le temps qui fait qu'on s'enracine, et le temps qui fait qu'on se pétrifie. Qu'on s'incruste. Qu'on entre dans les couches de la matière. Jusqu'à s'immobiliser définitivement. Minéralement. De l'émotion lente, cultivée, à l'émotion violente, fossile. Hésitation entre le règne généalogique et le règne géologique. (p. 112)

Voilà le pari de *Pas pire* — titre au demeurant assez plat, il faut bien le dire —, tendu entre des désirs contraires : la continuité et l'éclatement, l'enracinement et le déplacement, deux manières d'exprimer le réel, deux mondes. Le roman se résume en quelques lignes : une femme agoraphobe tente de vivre, non sans difficultés, avec cette peur malade des espaces libres et des lieux publics, peur qu'elle ne peut bien sûr maîtriser. Elle en parle et tente, par la dérision, de relativiser son état. Cette femme est par ailleurs romancière et désire écrire un livre qui lui permettrait d'aborder la question, de biais en quelque sorte :

Le projet consistait donc à écrire un livre portant très largement et très librement sur le thème de l'espace : espace physique, espace mental, et les façons que nous avons de nous y mouvoir. De nous émouvoir. Car l'espace n'est pas une notion strictement physique. Il n'est pas qu'une étendue, mesurable ou non, se situant entre un quelconque chaos des origines et le monde organisé que nous connaissons. [...] Le portrait d'ensemble mettra donc du temps à émerger. D'où la symbolique de l'escargot, qui avance lentement, en portant sa maison sur son dos, symbole du mouvement dans la permanence, symbole aussi du pèlerin en direction d'un centre intérieur. (p. 45)

Elle finit par se retrouver sur le plateau de *Bouillon de culture* où elle a été invitée par Bernard Pivot, qui l'interroge sur un roman se révélant être celui que le lecteur est en train de lire. Auréolée de cette gloire qui ne change rien à sa simplicité naturelle, elle retourne au Nouveau-Brunswick.

Ce résumé s'avère réducteur et ne rend pas justice à un ouvrage qui, par ailleurs, joue sur plusieurs registres. Métafiction comme on le voit, *Pas pire* se présente comme un jeu de miroirs, une mise en abyme, un roman éclaté et volontairement hétérogène qui lance le lecteur sur plusieurs pistes en les laissant toutes ouvertes, misant sur la fragmentation et refusant de conclure.

On le constate aisément, ce roman utilise nombre de codes de la modernité. On pourrait dire aussi nombre de poncifs de la modernité. Tout dépend évidemment de l'usage qu'on en fait. Or l'ambition de France Daigle, qui s'exprime dans la forme éclatée et dans la structure complexe de son roman, résiste mal à la simplicité du contenu. Cette histoire aurait mérité un cadre plus simple pour se déployer. Les personnages du roman parlent dans une langue acadienne qui sonne de manière terriblement folklorique et ils sont écrasés par une structure narrative qui ne leur laisse pas le loisir de s'exprimer réellement. Si cette langue, par laquelle ils existent, apparaît aussi folklorique, c'est parce qu'elle repose sur le trivial et l'anecdotique, ne possède aucune force dramatique et cherche à être simplement comique. Le ridicule et le simplisme de leurs agissements prend le pas sur l'émotion.

Il n'y a rien de nouveau à affirmer que la question du réalisme n'est pas une question simple. C'est aussi vrai pour la reproduction du langage que pour la représentation d'un environnement physique précis. Vouloir reproduire le langage «réel», par des effets d'oralité, nécessite un travail complexe — Céline, de ce point de vue, reste toujours un modèle indépassable. Ce travail sur le langage n'a pas été effectué ici, et la structure sophistiquée et ambitieuse du roman ne s'articule jamais vraiment au contenu. Cela donne la désagréable impression qu'elle ne sert qu'à masquer l'absence d'une substance romanesque solide et tourne à vide. Rapidement esquissés, les personnages ne prennent jamais vraiment vie, à l'intérieur d'un cadre narratif qui les présente pourtant d'un point de vue psychologique assez naturaliste appelant pour être crédible un développement plus substantiel.

L'anecdotique ne se manifeste pas seulement dans la façon dont les personnages sont représentés, mais également dans la narration. Un exemple parmi cent : à la page 20, la narratrice prend environ 25 lignes pour raconter comment sa mère, lorsqu'elle était jeune, fabriquait sa propre rootbeer. Il va de soi que des scènes constituées de souvenirs intimes, liées ou non à des phénomènes régionaux, peuvent conduire à créer un climat, une atmosphère particulière qui peu à peu donne un sens (dans sa double définition de direction et de signification) au texte qu'on lit. C'est souvent grâce à ces espèces de micro-récits, par petites touches, par strates successives qui s'accumulent, qu'un texte prend vie. Le problème avec *Pas pire* tient au fait que ces scènes sont beaucoup trop courtes et beaucoup trop morcelées à l'intérieur d'un

roman lui-même assez bref pour pouvoir dépasser l'histoire anecdotique dans son acception la plus péjorative.

Entrecoupé de longues digressions (qu'on espère ironiques) sur l'astrologie qui viennent servir de leitmotivs (inutiles), le roman est ainsi à la recherche de ses propres repères, mêlant les souvenirs de la narratrice à l'histoire de l'Acadie et à des scènes d'érudition plutôt scolaires.

Malgré ces réserves importantes, il faut souligner l'ambition de ce roman. Des « ratages » existent qui ne sont pas vraiment des « échecs », et si j'ai pu regretter certaines facilités constatées dans *Pas pire* de France Daigle, il faut sans doute préférer une tentative de sortir des sentiers battus comme celle-ci au ronronnement tranquille d'une prose romanesque qui refuse de se renouveler.

NOTES

1. France Daigle a reçu le prix France-Acadie 1998, section littéraire, pour son roman *Pas pire*.

2. Les références au roman seront dorénavant indiquées directement dans le texte, le folio suivant la citation.